

—A la fortune des Faustol... Savez-vous à quel chiffre elle se monte ?

—Non, je sais seulement qu'elle est énorme.

Sur ce point, le médecin n'avait été renseigné que par Frochon l'aubergiste, qui lui avait appris que Faustol remuait les millions à la pelle. En faisant la part de l'exagération provinciale qui change un sou en un louis, Perrier avait cru être dans les données vraies en réduisant tous ces millions à sept ou huit cent mille francs.

—Je sais d'autant mieux le chiffre exact de cette fortune que, pendant seize années, j'ai parcouru tout à mon aise les papiers de M. Faustol, insista François.

—Alors, dites-le.

—Eh bien, par son père et par son oncle... car il est à peu près certain qu'elle héritera aussi de ce dernier... Amélie représente pour celui qui l'épousera un avenir de dix millions.

—Vrai ! s'écria le docteur dont il nous serait impossible d'exprimer l'accent d'ardente convoitise.

—Ah ! monsieur l'épouseur, il paraît que l'eau vous en vient à la bouche !

En attribuant à l'avidité d'un coureur de dot le cri du médecin, la Bédache commettait une erreur. A l'énonciation de la fortune, il s'était aussitôt dit :

—Dix millions ! Quel joli coup de pioche, la Cardoze et moi, nous allons donner dans le tas !

Puis reprenant au plus vite son rôle de futur, il s'empressa de répondre :

—Ecoutez donc, ma chère demoiselle... on serait content à moins... un avenir de dix millions.

—Oui, un avenir... mais le présent est moins gras, car la dot n'est que de quinze cent mille francs.

—Dites de treize cent mille seulement, appuya Perrier en souriant.

—Pourquoi ?

—Parce qu'on en doit déduire deux cent mille francs pour celle qui m'aura fait entrer dans la maison après m'avoir fourni le moyen de ne pas en être chassé.

—Oui, mais il faut tout prévoir... il peut arriver que vous n'épousiez pas... alors le morceau à prendre sur la dot devient...

—Marié on non, la somme sera due, interrompit le docteur.

—Ah ! vous êtes raisonnable... on s'entend gentiment avec vous... Dire que nous avons failli nous fâcher...

Perrier n'aimait pas les détails oiseux. Il lui coupa donc une seconde fois la parole pour demander brusquement :

—Allons au fait... ainsi vous m'affirmez que Faustol et sa fille ?...

Si incomplète que fût cette question, la hideuse créature la comprit sans peine. Elle éclata d'un rire aigre en s'écriant :

—Parbleu !

—Vous en êtes certains ?

—Je l'ai surpris se glissant, la nuit, chez sa fille.

La réponse suffit sans doute au docteur, car, sans insister, il passa outre et fit cette autre question :

—Vous pouvez aller chez eux ?

—Je n'y suis pas retournée depuis deux mois que j'en suis sortie, mais je ne sais pas que les Faustol m'aient fermé leur porte à tout jamais.

—Bien. A présent, autre chose... Peut-on loger chez vous ?

—J'ai trois pièces inhabitées au premier étage.

—Avec deux lits ?

—Deux lits... pour vous seul ?

Sans daigner répondre, Perrier poursuivit :

—A propos, avez-vous des parents ?

—Oui, j'ai un frère.

—Bien. Alors vous ferez en sorte qu'on apprenne dans le pays que vous avez offert l'hospitalité à votre belle sœur.

—Qu'est-ce que vous me contez là ?

—Oui, vous ferez passer pour votre belle-sœur la jeune femme qui viendra me rejoindre ici.

—Une jeune femme !... votre maîtresse peut-être ! Ah ça ! vous moquez-vous de moi ? Voulez-vous me faire croire que vous songez à l'installer à Mortreuil ?

—Pourquoi pas ?

—Mais parce que, si elle est tant soit peu jalouse, elle vous fera manquer votre mariage avec Mlle Faustol.

—En quoi cela peut-il vous importer, chère demoiselle Bédache, puisqu'il a été convenu que, marié ou non, je vous payerai la somme promise ? répondit Perrier.

III.

A ce moment on sonna.

—Enfin voici M. Avril qui revient de voir la Cardoze pour laquelle je lui ai donné une commission, s'écria Bourguignon en interrompant son réveil.

(Car nos lecteurs ne doivent pas avoir oublié que nous nous sommes substitué au vieux domestique contant à M. de Valnac par suite de quelle aventure la Cardoze était devenue la "l'épouse-servante" de Perrier.)

Bourguignon courut ouvrir la porte de l'appartement, mais au lieu du jeune homme qu'il attendait depuis le matin, il se trouva en présence du concierge de la maison.

—Que demandez-vous, père Mathis ?

—J'aurais bien voulu parler à M. Avril pour une petite réclamation.

—Faites-la-moi, je la lui transmettrai dès qu'il sera rentré.

—Voici la chose en deux mots. La maison possédant plus de mansardes que les locataires n'ont de domestiques à loger, vous n'ignorez pas que le propriétaire, M. Perrier, veut bien m'abandonner les chambrettes inoccupées que je loue en garni pour en tirer un supplément à mes maigres appointements. Or, M. Avril, quand la fortune lui est arrivée, se trouvait être mon locataire à la semaine... Comme voilà une quinzaine qu'il est installé dans l'appartement de feu M. de Saint-Dutasse, je voulais lui rappeler que sa location de la mansarde court toujours.

—Et par conséquent lui réclamer la quinzaine échue, n'est-ce pas ?

—Ce n'est pas que je sois inquiet de mon argent, croyez le bien...

—Non, mais vous seriez enchanté de le toucher tout de suite... Tenez, père Mathis, vous voici payé.

Et Bourguignon, qui avait hâte de se débarrasser de l'importun pour rejoindre M. de Valnac, mit trois louis dans la main du réclamant.

—Oh ! mais, c'est beaucoup plus qu'il ne m'est dû, fit le portier en dissimulant le geste de chercher dans sa poche la monnaie à rendre.

—Non, non, gardez tout. Vous porterez l'excédant comme avance reçue, répondit le vieillard qui le poussait doucement dehors afin de pouvoir refermer la porte.